

## Pouvoir, culture et parité

Je me suis saisie de l'intitulé du débat comme d'un sujet de philosophie. Je me suis dit : ne partons pas de mon livre *Théâtre et féminin* mais du sujet proposé par le collectif et prenons-le comme un défi. Il me ramènera sans doute à mon livre.

En ce qui me concerne, je préfère le terme d'« art » à celui de « culture » qui est trop polysémique puisque relatif aussi aux questions d'identité et prenant l'art d'un point de vue politique, social, *etc.* mais pas spécialement formel et esthétique, alors qu'il me semble qu'il s'agit bien *d'art* ici, et que mon point de vue de chercheuse en études théâtrales, mon approche de la question, est esthétique autant que politique, essaie précisément de lier esthétique et politique. Il s'agit bien d'étudier des milieux artistiques, des pratiques artistiques mais aussi des œuvres d'art, qui ont des contenus et des formes, dans leur rapport au pouvoir, dans leur dimension politique. Je remplacerai donc, presque toujours dans cette réflexion, le terme de « culture » par le mot « art ».

Dès lors, que peut signifier l'articulation problématique de ces trois termes ou concepts, *pouvoir*, *art* et *parité* ? Et quels sont les présupposés de cette articulation ? Si je m'attache d'abord à l'articulation entre *pouvoir* et *art*, je pense qu'on peut la considérer de deux façons : la première suppose qu'*il y a du pouvoir dans l'art* ; la seconde, que *l'art est un pouvoir*.

### Art et pouvoir

- Que signifie la proposition « il y a du pouvoir dans l'art » ? Cela peut signifier que l'art (souvent sacralisé et idéalisé comme chose pure, apolitique, sans idéologie) est, en réalité, un domaine hiérarchisé comme les autres, traversé par des enjeux de pouvoir et de domination, par des idéologies identifiables comme progressistes, conservatrices ou réactionnaires ; autrement dit, pour penser l'art, il faut cesser de l'idéaliser et de le considérer comme progressiste et subversif par nature... Il faut admettre que l'art n'est pas *a priori* autonome du social, du politique, du psychologique, et qu'il ne devient force de progrès et de subversion que s'il sait justement qu'il peut ne pas l'être, a mauvaise conscience, se remet en question et effectue une « critique de soi » (critère essentiel d'un *art politique* pour le philosophe Denis Guénoun<sup>1</sup>). Il faut avoir conscience – et la réunion de ce soir comme la création du collectif H/F prouve qu'il y a bien un début de prise de conscience du monde des arts vivants quant à cette vérité – que l'art est l'espace de rapports de force, de présupposés, de mythologies, d'idéologies dominantes, de préjugés, *etc.*, ni plus ni moins que n'importe quel autre champ (champ médiatique, champ politique, champ académique, champ social, champ économique...). Je ne saurais trop recommander à cet égard, pour asseoir cette lucidité nouvelle et cette humilité nécessaire du monde des artistes du spectacle face à ses propres conservatismes inconscients et à ses idéologies dominantes, la lecture de l'ouvrage

---

<sup>1</sup> *L'Exhibition des mots et autres idées du théâtre et de la philosophie*, coll. « Penser le théâtre », Circé/poche, Belval, 1998.

remarquable de l'universitaire Isabelle Barbéris, *Théâtres contemporains : mythes et idéologies*<sup>2</sup>.

- Que signifie la proposition « l'art est un pouvoir » ? Cela peut signifier que l'art *traduit un pouvoir*, d'une part, et *exerce un pouvoir*, d'autre part.

\**Traduire un pouvoir* : l'art est instrumentalisé pour traduire (illustrer, accentuer, pérenniser) un pouvoir social, politique, économique, déjà là ; c'est l'idée qu'on peut écraser l'autre par l'art comme signe de distinction par exemple (ce qu'il dégage justement de « culturel », de marque distinguant l'être cultivé de celui qui ne l'est pas), qu'on peut nuire à l'autre grâce aux arts que l'on possède comme amateur, professionnel ou spécialiste, qu'on peut s'appuyer sur la culture artistique comme outil de sélection afin de se reconnaître entre pairs, bref, en vue de traduire, d'accentuer ou de maintenir les inégalités sociales et culturelles. Là, on est conscient du fait que l'art n'est pas d'un accès libre et égalitaire, dans sa pratique professionnelle, bien entendu, mais aussi dans sa pratique comme spectateur et amateur, que le champ de l'art est lié au champ économique et politique... C'est la leçon entre autres de Bourdieu (son livre, *Les Règles de l'art*<sup>3</sup>)... Il faut poser, par conséquent, que l'art n'est pas innocent et qu'il est toujours compromis politiquement - d'autant plus, sans doute, leçon de Brecht cette fois, qu'il fait mine de ne pas l'être.

\**Exercer un pouvoir* : selon une interprétation plus positive, l'art apparaît aussi comme un moyen d'agir précieux, de changer les choses et les représentations, d'éduquer, de désaliéner, de modifier les valeurs, d'obtenir des progrès et de la justice ; l'art est politique, alors, dans le sens où la philosophe Hannah Arendt définit le politique<sup>4</sup> : liberté pour le sujet humain d'agir sur les choses telles qu'elles lui sont données quand il arrive dans le monde, liberté d'échapper aux déterminismes dont il hérite et à l'idée de fatalité, liberté d'imaginer d'autres mondes possibles et de contribuer à les faire advenir...

On se rend donc compte que l'articulation entre art et pouvoir a des sens divers, voire des sens contradictoires (qu'il est instrument d'oppression et instrument de libération) et qu'on ne peut pas en rester à une seule de ces approches (pessimiste « à la Bourdieu », optimiste « à la Arendt ») sous peine de - par exemple concernant l'inégalité de présence des femmes au pouvoir dans les institutions artistiques ou à la création :

- *considérer qu'il n'y a pas de problème* (l'art étant forcément positif) et donc reconduire les inégalités par naïveté et par auto-aveuglement : inégalité homme/femme, mais aussi inégalité entre les origines sociales des artistes en grande majorité issus de la bourgeoisie culturelle ou du milieu artistique : c'est un milieu, en effet, qui se « reproduit » autant que les autres, peut-être même plus, socialement et culturellement ; c'est un milieu d'*héritiers*, difficile à pénétrer

<sup>2</sup> *Théâtres contemporains, Mythes et idéologies*, PUF, 2010

<sup>3</sup> *Les Règles de l'art, genèse et structure du champ littéraire*, coll. « Points Essais », Seuil, 1992.

<sup>4</sup> *Qu'est-ce que la politique ?*, texte établi par Ursula Ludz, traduction et préface de Sylvie Courtine-Denamy, coll. « Points-Essais », Seuil, 1995.

pour ceux qui sont issus d'autres milieux socio-culturels et étrangers aux réseaux déjà en place...

- *considérer qu'il n'y a pas de solution possible au problème* (l'art demeurant nécessairement un espace piégé, mensonger, où les injustices et les préjugés sont si forts qu'ils ne seront jamais balayés) et donc reconduire les inégalités (sociales, raciales, de genre) par impuissance tragique, cette fois.

On constate que je viens d'introduire dans mon raisonnement le troisième terme du sujet : l'idée de parité à travers l'idée d'inégalité entre les genres.

### **Art, pouvoir et parité**

Que suppose à présent l'association des termes *art* et *pouvoir* au terme de *parité* ? Qu'il y a bien *une inégalité de fait* entre les genres (les femmes et les hommes) dans le domaine de l'art en tant qu'il est - donc - *un lieu de pouvoir* (les chiffres du rapport Reine Prat<sup>5</sup> sur le spectacle vivant sont bien connus du public) et qu'il faudrait *viser*, voire peut-être *imposer*, la parité (qui signifie exactement, au sens américain, le recrutement imposé par la loi de 50% de femmes à tout poste de direction de lieux, par exemple, ou dans les programmations, ou dans l'offre de subvention) comme solution politique à cette inégalité dont il semble qu'elle soit vouée à se reconduire indéfiniment, quels que soient les acquis du féminisme des années 60-70, de la modernité, de la démocratisation des savoirs et des pratiques culturelles, du changement des mentalités... *etc.*

Mais est-ce la bonne solution que de créer la parité dans l'art par la loi ou l'incitation politique ? Que cache l'appel à cette solution ?

Soulignons d'abord que la parité est une solution extérieure au domaine de l'art, qui serait *imposée par la politique* à l'art... En demandant la parité, les artistes et gens de théâtre montrent qu'ils ont pris conscience du problème politique qui touche leur champ d'activité (il leur a fallu quand même, globalement, car il y a toujours eu des témoignages d'artistes femmes pour le dénoncer depuis qu'on les étudie en études théâtrales - voir les livres de Josette Féral et d'Anne-Françoise Benhamou sur les femmes metteurs en scène<sup>6</sup> - des *statistiques venues du politique* pour cela !) mais qu'ils se *désresponsabilisent* d'une certaine façon *de ce problème* et font appel au pouvoir politique pour régler une difficulté peut-être en effet éminemment sociale, sans doute causée en partie par des facteurs externes (éducation, fond culturel judéo-chrétien de nos sociétés, économie, éventuelles différences psychologiques, sociales...), mais aussi, tout de même, *interne au champ de l'art et notamment des arts vivants* – qu'ils pourraient chercher à régler sur un mode autonome, indépendant du pouvoir politique.

<sup>5</sup> Voir, pour les chiffres et les pourcentages, le rapport présenté par Reine Prat, « Mission égalitéS. Pour une plus grande et une meilleure visibilité des diverses composantes de la population française dans le secteur du spectacle vivant, 1 : Pour l'égal accès de femmes et des hommes aux postes de responsabilité, aux lieux de décision, à la maîtrise de la représentation », DMDTS, avril 2006.

<sup>6</sup> Josette Féral, *Mise en scène et jeu de l'acteur, tome III, Voix de femmes*, « Entretiens », Editions Québec-Amérique, Montréal, 2007. Anne-Françoise Benhamou, *Metteuses en scène. Le théâtre a-t-il un genre ?*, OutreScène, La Revue du Théâtre National de Strasbourg, n°9, 2007.

En fait, il faut bien le reconnaître, ce problème d'inégalité flagrante (de sous-représentation des femmes) *touche tout spécialement le théâtre et à la musique, les arts du spectacle, les arts de représentation publique*, moins la littérature et les arts plastiques depuis les années 80. Oui, la sous-représentation des femmes dans les postes de responsabilités (mais aussi de création, car aussi de création), *c'est dans les arts du spectacle qu'elle est la plus scandaleuse et la plus chronique*.

Musique, théâtre et opéra : soulignons que pas un opéra en France n'est dirigé par une femme et que la recherche institutionnelle sur l'opéra est presque totalement masculine : ainsi, à un énorme colloque sur Verdi et Wagner, un collègue me racontait qu'il y avait environ cinq femmes (toutes étrangères d'ailleurs, italiennes et âgées) pour soixante hommes (de tous âges, français...) ; il s'est rendu compte que dans les recherches universitaires sur l'opéra en France les femmes étaient invisibles : il y avait bien une femme française sur place, jeune, très compétente sur le sujet et active dans les débats, mais il est apparu qu'elle ne communiquait pas officiellement dans le colloque ; *elle était dans le public....*

L'exemple est parlant. Tout ce qui est « prestigieux », art social et politique (par opposition à art marginal, intime, comme la poésie, et même le roman, sans parler de ce qui est identifié moins comme art que comme *artisanat...*), grande forme, forme canonique, synonyme de pouvoir et recherche théorique sur ces formes, reste peu accessible aux femmes du fait de *phénomènes de censure* (Elfriede Jelinek, seule auteur dramatique femme nobélisée<sup>7</sup>, fait l'hypothèse d'une « résistance de l'institution » à l'entrée des femmes en son sein : « le théâtre n'est pas un lieu pour les femmes, dit-elle, pas plus que la musique ») mais aussi, et c'est encore plus douloureux à admettre pour nous, d'*autocensure* (Jelinek parle aussi de « faiblesse du moi » des femmes devant l'art et le pouvoir)<sup>8</sup>.

Autre remarque touchant à la spécificité du problème dans le théâtre et les arts vivants : dans certains domaines, comme les sciences dures et les technologies, les femmes ne sont là *ni au départ* (elles sont rares dans les filières scientifiques) *ni à l'arrivée* (elles sont rares à avoir des médailles Fields, des prix Nobel de physique, des postes de Professeur dans les facs de science...) ; pour la science, le problème est qu'elles ne se représentent pas, d'emblée, comme scientifiques ni comme techniques ; que leur lien à la technologie est distendu puisqu'elles sont traditionnellement associées à la nature, à la subjectivité, à l'émotion... ; elles ne sont pas élevées pour s'intéresser aux machines et à leur fonctionnement ; on leur dit bien que ce n'est pas féminin ; on leur dit, sinon, qu'elles n'ont pas les capacités d'abstraction et l'objectivité nécessaires et qu'elles n'y arriveront pas.

Ce qui nous étonne, c'est que dans les arts vivants, au contraire, *elles sont bien là au départ* (majoritaires dans les candidatures aux conservatoires et écoles de théâtre, dans nos formations universitaires en arts du spectacle...), on ne leur dit pas qu'être danseuse ou comédienne n'est pas féminin, au contraire, *mais elles ne sont pas là à l'arrivée* car l'élimination du champ de la création et du pouvoir artistique se fait plus tard... Les filles veulent bien être artistes, surtout interprètes : cela aussi est intéressant car on ne leur dit que peu, évidemment, qu'elles pourraient être aussi auteur, metteur en scène ou chorégraphe

<sup>7</sup>... et encore, sans doute parce qu'elle a écrit également des romans. Voir liste des nobélisées en littérature : Herta Müller, Doris Lessing, Toni Morrison, Nadine Gordimer, Pearl Buck, Sigrid Undset, Grazia Deledda, Selma Lagerlöf : romancières. Poésie : Gabriela Mistral, Nelly Sachs et Szymborska : poétesses.

<sup>8</sup> Yasmin Hoffmann, *Elfriede Jelinek, une biographie*, Jacqueline Chambon, 2005.

(finalement, il y a beaucoup de chorégraphes hommes... alors que la danse n'est pas *a priori* un domaine masculin).

Les filles sont donc enthousiastes au début de leurs études, de leur carrière, mais elles s'aperçoivent vite que, même comme comédiennes, elles sont plus sélectionnées et éliminées que les hommes ; bref, beaucoup de candidates à la carrière d'actrice et, pourtant, au final, très peu d'élues, en tout cas proportionnellement par rapport aux hommes puisque les besoins en rôles féminins restent moindres<sup>9</sup>, aujourd'hui encore ; et il y a sans doute moins d'emplois féminins dans le théâtre parce qu'il y a très peu d'auteurs dramatiques femmes reconnues. Je dis « reconnues » (ou canonisées) car les historiens du théâtre (anglo-saxons mais aussi français depuis quelque temps) sont en train de déterrer des auteurs dramatiques femmes et des femmes de théâtre du XX<sup>e</sup> siècle et des siècles précédents.

Le problème est donc double : d'une part, *elles ont été moins nombreuses à faire du théâtre* ; d'autre part, lorsqu'elles ont bien existé et créé, *on ne les a pas retenues*, on n'a pas publié d'études sur elles, on ne les a pas éditées ou rééditées, on a effacé leurs traces de nos mémoires...

### **Causalités multiples à la sous-représentation des femmes dans la création théâtrale**

Répertorions, à présent, quelques explications historiques et contemporaines (liste non exhaustive, malheureusement...) au problème de la sous-représentation des femmes dans les arts du spectacle - notamment dans l'écriture dramatique et dans la mise en scène théâtrale

- D'abord, évidemment, les réserves morales et religieuses (liées au contexte platonicien puis judéo-chrétien) qui ont permis d'écarter longtemps, y compris comme actrices, les femmes du théâtre. Ces préjugés, qui associent théâtre et prostitution et qui empêchent les femmes de « s'exhiber en public » sous peine d'attiser la concupiscence masculine ou de prendre « une parole publique-politique qui ne leur sied pas », semblent affaiblis à notre époque dans le monde occidental mais nous en avons hérité et nous avons constaté plus haut qu'une loi économique et sociale cruelle préside toujours à l'éviction des femmes de la sphère théâtrale, y compris dans le domaine de l'interprétation<sup>10</sup>.

- La valeur symbolique de l'art s'affaïsse peut-être dans nos sociétés contemporaines, permettant ainsi la féminisation de certaines de ses pratiques à travers l'accès des femmes aux

<sup>9</sup> Josette Féral, « Introduction », *ibid.*, p. 22 : « Venues à la mise en scène pour des raisons variées, [les femmes interrogées] ont choisi leur métier par passion, par vocation, mais aussi souvent par insatisfaction de leur profession d'actrice. Constatant le peu de rôles intéressants réservés aux femmes dans la dramaturgie, elles ont décidé à un moment de leur parcours de franchir le pas et de se tourner vers la mise en scène ».

<sup>10</sup> Stéphanie Loïk (metteur en scène française) dans Josette Féral, *Mise en scène et jeu de l'acteur, tome III, Voix de femmes, op. cit.*, p. 258 : « Effectivement, il y a un problème, vu qu'il y a très peu de femmes metteuses en scène reconnues. Il y a des actrices de tous les âges, mais elles travaillent peu à cause d'une situation invraisemblable. Dès qu'on a quarante ans, on ne travaille plus dans ce métier, sauf si on est une star. Or, il y a de très bonnes actrices de quarante-cinq à quatre-vingts ans. Du côté des acteurs, je dirais qu'il y en a moins, qu'ils travaillent beaucoup plus et qu'ils sont moins bons. Les jeunes femmes doivent se battre davantage ». Voir également Isabelle Pousseur (metteur en scène belge), *ibid.*, p. 190 : « Ce qui est sûr, c'est que les garçons travaillent plus que les filles lorsqu'ils sortent de l'école et c'est tragique. Les garçons me semblent moins enclins à se poser des questions. Ils sont davantage engagés parce qu'il y a plus de rôles pour eux et qu'ils sont moins nombreux ».

études supérieures - mais *pas les fantasmes de pouvoir et les présupposés qu'il véhicule* : certes, plus de femmes que jamais « travaillent », comme on dit, dans le théâtre ou dans la culture mais à des postes subalternes ou périphériques plutôt qu'à la création à proprement parler d'œuvres ou de concepts<sup>11</sup>. Or, le théâtre, *art public et collectif*, qui prend ses racines mythiques ou historiques dans le rituel religieux ou dans l'assemblée citoyenne, affaires des hommes, est un art dont *la politisation des fonctions* (metteur en scène, acteur, auteur, techniciens) est au plus haut degré perceptible. Au plus haut niveau, à un niveau artistiquement ou théoriquement influent, donc dispensateur de « pouvoir » et de « prestige », les femmes demeurent, à la fin des cursus, au lieu de la professionnalisation puis de la reconnaissance sociale, insuffisamment représentées<sup>12</sup>.

- Alors que la « féminité » dans ses aspects les plus caricaturaux (culte du corps, de l'apparence, de la famille, de la maternité, de la pulsion, de l'instinct, de l'irrationalité...) est idéalisée dans les médias, alors qu'elle modélise la société et parvient même à inspirer, de façon larvée mais repérable, la pensée esthétique dominante d'aujourd'hui, souvent formaliste ou à présupposé antimatérialiste, antipolitique et métaphysique, ce que j'appelle dans mon livre un « théâtre masculin féminin contemporain », *la question du féminin dans ses relations avec l'art et avec la politique est souvent réduite à une injonction féministe querelleuse et obsolète* et considérée, du moins à l'Université (sans doute beaucoup moins en histoire, en sociologie et en psychologie que dans les disciplines littéraires et artistiques), mais aussi dans le discours sur les arts et dans les arts eux-mêmes, comme dangereuse et réductrice. Conflictuelle, elle divise, elle confine, elle enferme. Il est donc conseillé de ne pas la poser !

- *Théâtre des femmes, théâtre féminin, théâtre féministe* sont trois choses distinctes qu'on a tendance à confondre : le « théâtre des femmes » est un ghetto, utile parfois, mais réducteur ; le « théâtre féminin », c'est typiquement le théâtre durassien mais que se sont approprié aujourd'hui plus d'artistes hommes que femmes, lesquels revendiquent, dans la perspective lacanienne, le « féminin » en eux et où le « féminin » est essentialisé et idéalisé, sur un mode complètement conservateur - signifiant le corps, l'instinct, le pulsionnel, le matriciel, l'originel, l'informe... ; le « théâtre féministe », fait par des hommes comme des femmes (Brecht, Fassbinder, Jelinek, voire Sarraute...), est un théâtre politique qui a été ringardisé à l'ère postdramatique, apolitique, où nous nous trouvons depuis environ trente ans... Un discours dominant s'est répandu, antipolitique et antiféministe, considérant que le féminisme ne fait qu'opposer hommes et femmes ; que le féminin est à tous et pas seulement aux femmes et qu'il a bien été valorisé dans les sociétés contemporaines ; par conséquent, qu'elles n'ont plus à se plaindre... Seulement, cela permet de ne pas s'occuper des *femmes réelles* qui, elles, se moquent du triomphe symbolique et esthétique du « féminin » et restent discriminées dans leur accès concret à l'art et au pouvoir...

<sup>11</sup> Christina Castillo (metteur en scène argentine née en 1951) dans Josette Féral, *Mise en scène et jeu de l'acteur, tome III, Voix de femmes, op. cit.*, p. 122 : « [...] si l'on apprend que j'ai développé une théorie dans ma pratique et que tout mon travail s'accompagne d'une pensée structurée, la chose devient plus compliquée. La théorie comme forme d'expression constitue depuis toujours le grand territoire du masculin ».

<sup>12</sup> Pierre Bourdieu, *La Domination masculine, op. cit.*, p. 125. « Et l'on sait que le même principe de division s'applique encore, au sein de chaque discipline, assignant aux hommes le plus noble, le plus synthétique, le plus théorique, et aux femmes, le plus analytique, le plus pratique, le moins prestigieux ».

- Dans un collectif intitulé *Genre et politique*, une chercheuse a montré que le destin conjugal et matrimonial de femmes ne leur laisse pas accomplir les sacrifices nécessaires à un investissement artistique réel et continu, qu'elles ne sont pas soutenues par leur entourage quand elles s'engagent dans les carrières artistiques, ce qui suppose d'influencer les représentations que se font la société comme les femmes elles-mêmes de ce que c'est qu'« être une femme » aujourd'hui. Susan Moller Okin écrit :

Aujourd'hui encore, avoir une famille est un obstacle moins difficile à surmonter pour un homme qui se consacre à des activités créatives ou artistiques, que pour une femme, et la plupart des femmes pensent qu'elles doivent choisir entre les deux. Comme peuvent en témoigner celles qui ont refusé de faire ce choix, il est extrêmement difficile pour une femme, dans les conditions actuelles, de voir s'épanouir en même temps son travail, ses enfants et sa relation avec un partenaire masculin<sup>13</sup>.

- Il se peut que, symboliquement, les activités de la création dramatique et de la composition musicale relevant davantage de la « création » pure et moins de l'interprétation et de la gestion humaine, domaines où les femmes se sentent traditionnellement et de plus en plus compétentes, elles s'y sentent peu à l'aise. Elles s'y sentent d'autant moins à leur place que la double dimension de ces arts, très solitaires en termes de fabrique, et extrêmement sociaux, en termes de diffusion et de reconnaissance et supposant de bénéficier d'un capital socioculturel et d'un réseau artistique important, représente pour elles un réel handicap.

- Il est possible que ces pratiques artistiques, écriture dramatique et composition musicale, en demeurant les plus sacralisées, fonctionnent-elles encore dans l'inconscient collectif, malgré la modernité, le structuralisme et la postmodernité, selon la vieille équation romantique suivante : artiste véritable égale créateur *ex nihilo* égale Dieu égale Père égale mâle...

*Etc.*

## **Propositions**

La quête de solutions véritables et à long terme (internes et non pas aveuglement quantitatives ou peu satisfaisantes éthiquement comme la parité imposée par le politique à la culture) doit donc s'appuyer, il me semble, et dans un premier temps, *sur la quête impitoyable des causes véritables (multiples, complexes et intriquées, on l'a vu) du problème du rapport difficile (depuis toujours et encore) entre théâtre et féminin ou pour mieux dire entre le théâtre et les femmes réelles - en terme de représentations*. Quête que je n'ai fait qu'esquisser dans mon livre *Théâtre et féminin*.

La parité est, en effet, l'objectif visé, elle est une fin, mais elle n'est pas, à mon sens, un moyen ni une solution satisfaisante : car qui veut avoir un poste à responsabilités en le devant à son sexe et non à son mérite ? Comment ensuite se sentir légitime à ce poste et réaliser le travail qui lui est lié en passant son temps à se remettre en question et à être remis en question par les autres ? On sait, par ailleurs, que les femmes réelles, déjà arrivées à des postes de pouvoir et entourées d'hommes à ces postes, se sentent valorisées dans cette

---

<sup>13</sup> Susan Moller Okin, « Le genre, le public et le privé » dans *Genre et politique, débats et perspectives*, textes rassemblés et présentés par Thanh-Huyen Ballmer-Cao, Véronique Mottier et Léa Sgier, Folio/essais, Gallimard, p. 388.

position exceptionnelle et n'ont pas forcément intérêt, individuellement, à la féminisation accrue de leur position - d'où la résistance de certaines à la féminisation des noms de fonctions et leur étonnant mépris, parfois, des autres femmes : féminisation signifie trop encore dévalorisation (comme l'a bien montré Bourdieu dans *La Domination masculine*) et la solidarité féminine, si elle existe parfois, est un mythe plus qu'une réalité contemporaine - un vœu pieux que chacune exprime devant qui l'interroge à ce sujet bien plus qu'une action véritable et quotidienne, de sa part, dans le champ familial, social ou professionnel...

Il faut donc apprendre à mesurer le mérite indépendamment du sexe et à *désassocier féminisation d'un domaine à dévalorisation symbolique de ce domaine...* Mais comment ? Selon moi, de l'intérieur, avant tout, des domaines de l'art, de la recherche et de l'éducation, en travaillant sur les *représentations* des sexes depuis le plus jeune âge et à tous les âges de la vie : entre autres en rendant l'alliance *féminin/pouvoir* ou *féminin/création* normale, ou plutôt, aussi normale que l'autre.

Je me propose donc pour finir d'évoquer sous forme de liste quelques solutions internes à ces trois sphères, recherche, éducation et art, solutions qu'elles peuvent produire elles-mêmes, en toute autonomie, sans injonction politique extérieure - même si, évidemment, des aides (et surtout aucune censure !) et des facilités dans ce sens, financières, matérielles, stratégiques et en termes de communication, venues du champ politique, État et collectivités, faciliteraient ce travail.

### *La recherche*

Développer les approches politico-esthétiques, analyser les présupposés idéologiques des œuvres concernant le genre et la sexualité, développer l'approche de l'art par le genre, par la théorie queer, par la sociologie, cesser de sacrifier l'art comme pur ; sortir du formalisme des approches littéraires et artistiques de ces trente dernières années en France ; sortir des séparations implicites et non argumentées entre art savant et art populaire, haute culture, culture de masse et culture marginale ; critiquer le théâtre post-dramatique ou « masculin féminin contemporain » dominant de ces trente dernières années, ses idéologies et ses esthétiques ; réhabiliter le théâtre politique et le théâtre féministe ; écrire au sujet des artistes femmes du passé et d'aujourd'hui quel que soit le degré de reconnaissance où elles sont arrivées...

### *L'éducation*

Réfléchir aux contenus enseignés au collège et au lycée et aux manières de les enseigner (la polémique sur les théories du genre enseignées en lycée en SVT d'il y a quelques mois montre qu'il y a du travail à faire à ce niveau non en forçant les enseignants à suivre des formations superficielles d'une heure aux théories du genre mais en soutenant ceux qui intègrent déjà avec courage et désirent intégrer de nouvelles approches, plus ouvertes, moins sexuées et essentialistes à leurs cours : théories du genre mais aussi œuvres queer et féministes devraient être abordées sans tabou en cours de littérature, en histoire, *etc.*... Il faut battre en brèche les conservatismes (des parents et des enfants et, parfois, de la communauté éducative), donner des outils de réflexion sur les genres et sur les sexualités dès



l'adolescence ; féminisme et homosexualité ne devraient pas être tabous dans les collèges et les lycées (je pense aussi aux très inquiétants retours en arrière dans des pays comme la Russie à travers des lois pour interdire les représentations de l'homosexualité - comme si interdire de parler de quelque chose allait le faire cesser d'exister !) - car il est évident que les suicides adolescents liés à l'homophobie ou à la misogynie (à une image caricaturale de la sexualité, de la virilité et de la féminité) sont nombreux et terrifiants... qu'homophobie et misogynie sont profondément liées et qu'on fait encore beaucoup trop peu contre elles... Pour ne donner qu'un exemple, permettre aux filles de ne pas se représenter en stars de magazine et de ne pas devenir anorexiques devrait les aider à prétendre davantage au pouvoir et aux arts de création - comme à la science d'ailleurs.

### *L'art*

- *Les artistes* : politiser leur création au sens noble du terme en travaillant différemment au niveau des représentations des genres et des sexualités ; « queeriser » leur art ; améliorer leur bagage en culture artistique et en sciences humaines ; ne jamais perdre conscience du caractère politique de l'art tant dans le processus de création scénique que dans les textes, les esthétiques et les spectacles eux-mêmes ; s'autocritiquer dans son art (examiner ses préjugés esthétiques et idéologiques) avant de critiquer les médias ou la société de consommation ; problématiser le politique et le pouvoir dans les œuvres et équilibrer la relation corps/image/texte dans les créations afin de re-politiser la scène contemporaine...

- *Les institutions culturelles* : encourager le travail de création « paritaire » mais aussi encourager des œuvres mixtes ou non mixtes véritablement subversives (qui ne reconduisent pas les schémas et dualismes dominants mais qui les interrogent), qu'elles soient celles d'hommes ou de femmes ; pour cela, établir des critères qualitatifs de sélection transparents en dialogue avec les chercheurs et les artistes dans les programmations et dans les politiques de subventions ; moins fonctionner en réseaux grégaires, aux attendus implicites, qui formatent la création contemporaine et découragent la prise de risque ; subventionner la jeune création et non pas seulement la création déjà reconnue ; travailler avec le théâtre universitaire expérimental et non formaté ; encourager l'écriture dramatique autonome non dépendante de commandes de compagnies ou d'institutions qui, le plus souvent, formatent et simplifient les textes en les poussant à n'être que des matériaux pauvres et d'usage facile et non plus des défis à la mise en scène et au jeu ; encourager la représentation et la diffusion d'œuvres ambitieuses qui interrogent politiquement l'identité sexuelle, les sexualités, la situation des femmes réelles, *etc...*

...

Ce ne sont que quelques pistes. Pour atteindre, sans l'imposer, la parité, à travers la remise en question et l'évolution des représentations individuelles et collectives du rapport entre les femmes et le pouvoir.

Muriel Plana

Bio-bibliographie :

Ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure d'Ulm-Sèvres et agrégée de lettres modernes, Muriel Plana est Professeur en études théâtrales et responsable de la filière arts du spectacle au sein du Département art&com de l'Université de Toulouse II - Le Mirail. Elle a écrit des textes narratifs, une douzaine de textes dramatiques (dont *Baby's song*, Théâtre musical, L'Harmattan) et réalisé une quinzaine de mises en scène (de classiques, d'adaptations et de ses propres textes) dans le cadre universitaire ou amateur.

Consacrant une partie de ses recherches aux relations entre théâtre et autres arts (roman, cinéma, musique), elle travaille également sur les relations entre théâtre et politique, entre théâtre et féminin et entre théâtre et théorie queer.

Elle a publié récemment *Théâtre et féminin : identité, sexualité et politique* (Editions Universitaires de Dijon, 2012) et prépare la publication prochaine chez Orizons d'un essai sur les relations entre théâtre et politique.